

ALIX AYMÉ : EXPOSITION AU MUSÉE NATIONAL DE LUANG PRABANG

« De grands murs blancs, quoi de plus tentant pour le pinceau d'un décorateur !
La perspective de ce travail m'enchante »

Alix Aymé à Maurice Denis, 10 décembre 1929
(cité dans André-Pallois 1997 : 164)



FIGURE 1 : Portrait d'Alix Aymé,
vers 1929–1930 © Archives AAAA

Alix Aymé renouvelée... en son décor

Depuis mi-août 2024, le Musée national (anciennement palais royal) de Luang Prabang au Laos, présente une importante exposition permanente d'une œuvre majeure et restaurée de l'artiste française Alix Aymé (1894–1989) [FIGURE 1]. Celle qui se définit comme « décorateur » auprès de son maître et ami, le peintre *nabi* Maurice Denis, n'a

que 25 ans lorsqu'elle a pour mission de décorer le palais du futur et dernier souverain du Royaume de Luang Prabang (Royaume du Laos après 1945), Sisavang Vong (ສືສວັງວົງວົງ; r. 1946–1959). « C'est une femme peintre qui m'a fait cela !» aurait confié ce dernier à un visiteur à propos de celle qu'il décorera de l'ordre du Million d'Éléphants et du Parasol Blanc avant qu'elle ne rejoigne Paris et l'exposition coloniale de 1931. Elle aura résidé près de 18 mois, entre 1929 et 1931, en ce lieu où les visiteurs d'aujourd'hui peuvent découvrir les dix-neuf grandes toiles fraîchement restaurées qui ornent les murs de l'actuel Musée de Luang Prabang.

Le vernissage officiel de cette exposition a eu lieu sur site le 15 août 2024. Il fut suivi d'une présentation de l'Association des Amis d'Alix Aymé (AAAA), donnée dans les jardins de l'Institut français par son président, M. Pascal Lacombe, puis de celle de l'équipe des restaurateurs d'art : huit Français et deux Laotiens. L'exposition en ce lieu de plusieurs œuvres graphiques d'Alix

Aymé a pu offrir un contrepoint aux présentations des conférenciers¹.

Ces événements sont l'occasion de retracer le parcours de cette artiste qui fut, dès 1920, « en route vers l'Extrême-Orient », découvrant tour à tour Shanghai, Yunnan Fu (Kunming), Hanoï, le Cambodge, puis le Laos – du Sud au Nord, avec en particulier ce séjour prolongé à Luang Prabang.

Une commande prestigieuse

Alix Aymé est une artiste-peintre française, proche du mouvement *nabi*, qui a vécu et travaillé en Indochine entre 1920 et 1945. Dans un numéro de la revue *Le Monde colonial illustré*, elle a retracé son périple au Laos et sa participation à l'Exposition coloniale organisée à Paris en 1931. Elle y avait présenté 47 grandes toiles et pastels réalisés au Laos, en Chine, ainsi qu'au Vietnam où elle résidait alors avec son premier mari, Paul de Fautereau-Vassel. En 1929, elle fut sollicitée par le Gouvernement général de l'Indochine et détachée auprès du Résident supérieur du Laos pour réaliser un décor mural dans la salle de réception du palais de Sa Majesté le roi Sisavang Vong².

Cette commande fut donc honorée et menée à terme, sur place, dans un atelier de fortune, avec des matériaux et moyens du bord. L'artiste partit ensuite, seule, découvrir le pays, remontant le

Mékong, jusqu'à l'extrême-Nord et séjourna à Mueang Sing (ມູ້ນັງສິງ), non loin de la frontière chinoise, partageant la vie des villageois tout en s'adonnant à son plaisir de dessiner et de peindre sur le vif.

Chronologie d'une restauration

Au cours d'une visite officielle que Mme Florence Jeanblanc-Risler, Ambassadrice de France au Laos, effectua au Musée national de Luang Prabang en 2019, sa directrice, Mme Vanpheng Keopannha, lui fit part de l'état de dégradation de l'œuvre d'Alix Aymé, et sollicita l'appui de la France pour sa restauration. L'ensemble comprend dix-neuf grandes toiles peintes sur lin, collées sur châssis de teck. Un travail minutieux a été nécessaire pour respecter les bords tendus et gravement abîmés. Ce projet fut rendu possible grâce à un engagement plein et entier – en termes logistique, technique et financier – des deux maîtres d'œuvre, Pascal Lacombe et Guy Ferrer, respectivement président et trésorier de l'AAAA, dont ils sont également les fondateurs. Il aura fallu, pour mener à bien ce projet, surmonter d'innombrables lenteurs et contraintes administratives (signatures, conventions, déplacements, demandes de visas) et s'accommoder de la crise du COVID qui a fermé le pays pendant plus de deux ans.

L'Association, initialement sollicitée par l'Institut français du Laos à Vientiane, proposa donc de conduire le projet. En 2020, les deux dirigeants contactèrent l'École Condé Patrimoine à Paris pour établir un devis et réaliser les travaux de restauration. Une convention

¹ J'ai pu visiter l'exposition le 16 août 2024 et rencontrer, le lendemain, M. Pascal Lacombe, qui fut le maître d'œuvre de la restauration. C'est grâce à son témoignage oral et aux notes qu'il m'a confiées que j'en retrace ici les étapes.

² Voir André-Pallois, 1997 : 163–164. Sur l'artiste, voir aussi Lacombe & Ferrer 2012 et Gagneron 2025.



FIGURE 2 : Deux élèves restaurateurs au travail, juin 2023 © Lacombe & Ferrer

fut signée. La réalisation fut prévue en deux temps et mobilisant deux équipes de restaurateurs (constituées d'élèves de l'École Condé [FIGURE 2] et de deux superviseurs-enseignants)³. La première phase (juin–juillet 2023) vit les restaurateurs s'atteler à la réfection des supports en toile de lin et de coton, fortement endommagés et aux châssis rongés par les termites.

La deuxième phase débuta en mai 2024, mais fut retardée par des contraintes administratives conjuguées des deux



FIGURE 3 : Présentation de l'œuvre achevée, août 2024 © Lacombe & Ferrer

parties, française et laotienne : demandes de nouveaux visas et d'autorisations de chantier, signatures de conventions et de mémorandums, etc. Les équipes purent enfin reprendre leur travail en juin 2024, lequel s'étendit sur huit semaines. Deux acteurs laotiens furent impliqués dans cette nouvelle phase : Sadhu Obi, moine bouddhique et restaurateur de bâtiments religieux, et Phone-paseth Keosomsak, architecte, tous deux présents sur le chantier de façon continue. Sensibilisés à l'entretien de la salle, ils seront à même de superviser, le cas échéant, les restaurations futures.

Le 14 août 2024, la restauration fut enfin achevée [FIGURE 3]. Les 19 tableaux d'origine furent replacés sur les trois murs de la salle de réception. Le coût total de ces travaux s'éleva à 82 900 €, entièrement pris en charge par l'AAAA.

³ Au total, 20 restaurateurs (élèves et enseignants) de Condé Patrimoine Paris se sont succédés pendant les deux phases de travaux – d'abord dirigés par M. Van Gaver, spécialiste des supports, ensuite (à partir de 2024) par M. Lim, éminent restaurateur des supports et des couches picturales.

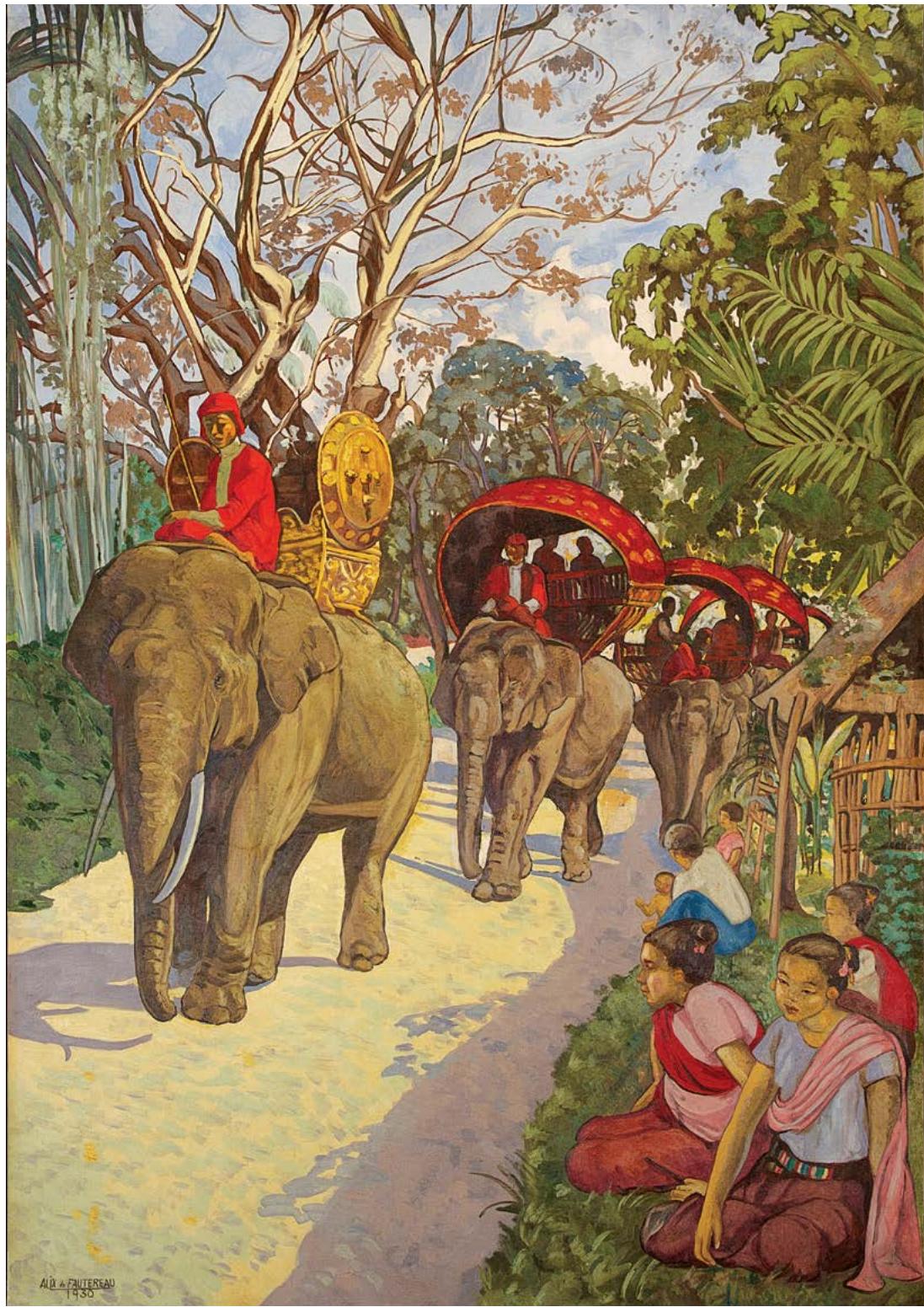


FIGURE 4 : Alix Aymé, *Procession royale d'éléphants*, peinture à l'huile sur toile, 1929–1930, Musée national de Luang Prabang © Lacombe & Ferrer

De l'aube au crépuscule : approche de l'œuvre

Le thème général de l'impressionnante frise peinte évoque, comme l'indique le titre de l'œuvre, le passage d'une journée traditionnelle à Luang Prabang, de l'aube au crépuscule. Les grandes toiles forment une série de panneaux mesurant chacun 4 x 3 m environ. La succession des scènes est la suivante : « Lever du soleil sur un paysage de campagne » (voir couverture), « Matin sur la rivière Nam Khan », « Procession royale d'éléphants » [FIGURE 4], « Grande cérémonie rituelle au Vat Xieng Thong », « Scène du rituel bouddhique », « Marché du soir aux portes du Palais Royal », « Rencontre dans l'enceinte du Vat » [FIGURE 5], et enfin, « Scène traditionnelle de “cour d'amour” dans un jardin sous la lune ».

En marge des grands panneaux sont figurées des scènes plus intimes de la vie locale et, au-dessus des fenêtres sur jardins, sont répartis d'étroits panneaux décoratifs à simples motifs floraux.

Cette description, quelque peu littérale, ne suffit pas à dépeindre le véritable tourbillon émotif qui saisit le visiteur à la découverte de cette œuvre majestueuse. Celui-ci est d'abord gagné par l'impression de se trouver face à la puissance d'un pays « réel » ; mais cette impression cède rapidement le pas à celle d'être plongé dans un pays « rêvé », transfiguré. La succession des tableaux nous ouvre en effet sur l'intimité des lieux, des gens, des mouvements, des animaux et des végétaux. Tout le « représenté » devient harmonie musicale. La distribution des jeux de lumière, des couleurs vives, cernées par

un dessin subtil, ouvrent sur la vérité vécue de l'artiste. N'est-ce pas sa voix en effet qui murmure cette mélodie, là, quelque part derrière la toile ?

On imagine alors la jeune peintre en 1929, dévoilant ses esquisses préparatoires au monarque lao d'âge mûr, lui carapaçonné dans son lourd vêtement d'apparat, elle virevoltante de jeunesse. Elle lui révèle sa propre vision de son pays, avec déférence et respect mais armée de cette force que seuls les artistes savent exprimer : la capacité de voir avec son âme. Elle, l'étrangère, a imposé sa gamme, transposé ses sensations fugitives, ses moments vus et vécus en une émotion vivace. Un siècle plus tard, le visiteur est encore à même de ressentir sa subtile vibration. L'œuvre résonne alors en instaurant à la fois une histoire et un substrat : cette terre et cette humanité discrète en chemin vers un temple pour chanter l'amour universel. Alix Aymé ou la présence et l'enchantedement. La vision qui enlace et entraîne le spectateur est bien de l'ordre d'une traversée du miroir. N'est-on pas saisi dans la ronde des sens, des yeux, des voix ?

Le visiteur exigeant voudra cependant ajouter un bémol à cette nouvelle exposition. S'agissant de la mise en scène de l'œuvre, il pourra déplorer que cet enchantement soit soumis à un contrôle strict à l'entrée à ce point précis (fouille des sacs, interdiction de photographier, parcours balisé, gardiens pressant à circuler). Il s'étonnera surtout qu'aucun document informant sur l'artiste, l'histoire de l'œuvre et de sa minutieuse et rigoureuse restauration, ne soit mis à disposition du public. Rien non plus n'est dit sur les restaurateurs et

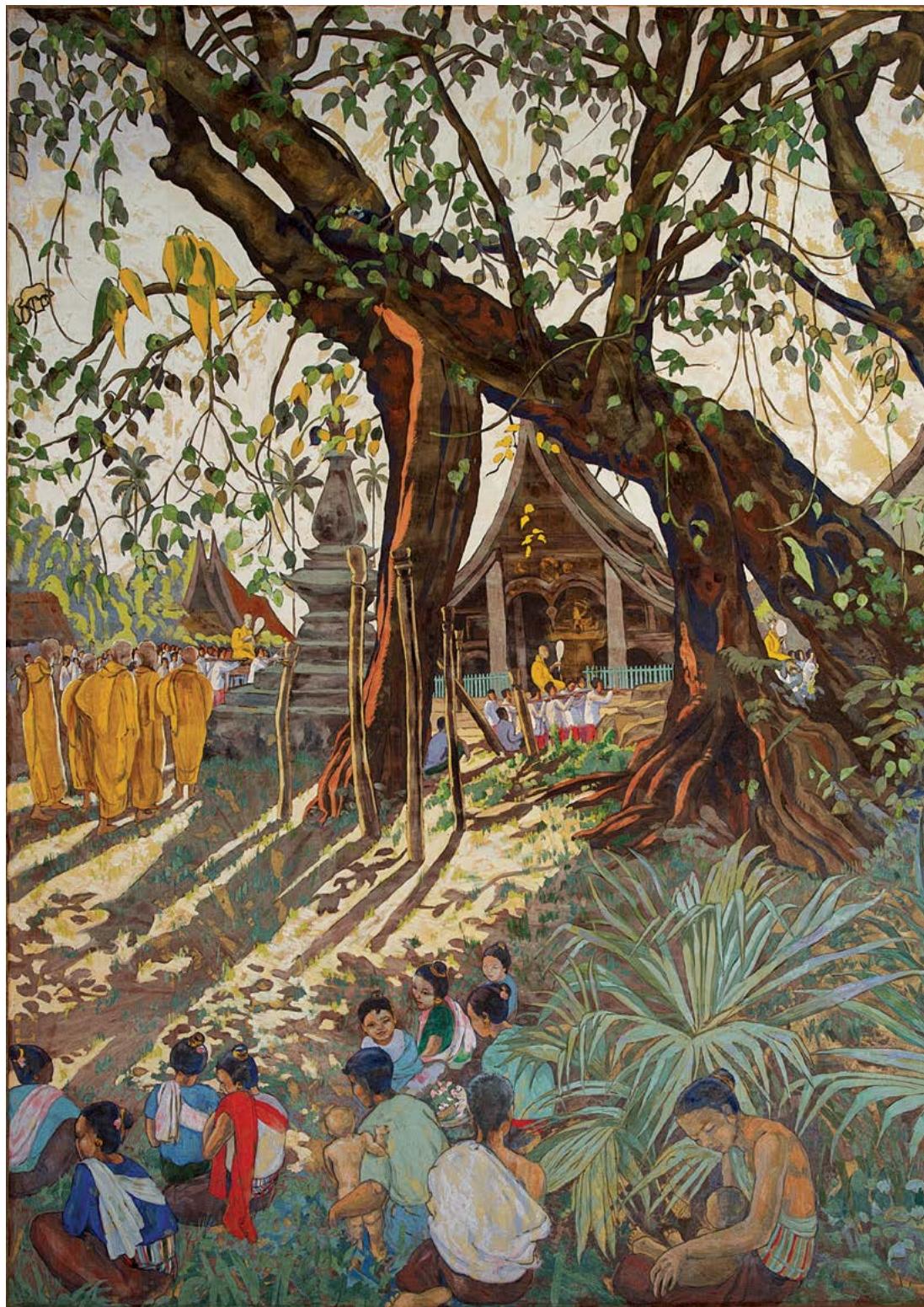


FIGURE 5 : Alix Aymé, *Rencontre dans l'enceinte du Vat*, peinture à l'huile sur toile, 1929–1930, Musée national de Luang Prabang © Lacombe & Ferrer

les donateurs et leur généreuse implication sans laquelle ces œuvres n'auraient pas connu telle renaissance. Ce silence inexplicable relatif au contexte historique, artistique, voire patrimonial d'un chef-d'œuvre, jette une ombre empreinte de déception sur l'enthousiasme que suscite par ailleurs cette visite.

L'œuvre est là pourtant, intangible, qui donne à voir un pays, une histoire, une culture, un peuple, et qui instaure plus qu'un dialogue, un véritable ravissement.

À la vue de l'œuvre d'Alix Aymé, le visiteur averti pense immanquablement à celle de Marc Leguay (1910–2001), autre peintre français ayant peint le Laos, évoquant sa vie rurale et religieuse. En effet, à la fin des années 1960, l'une de ses œuvres (sans titre) ornait un grand mur de l'ancienne École des Beaux-Arts de Vientiane, rue Chao Anou. Il s'agissait également d'un ensemble de dix panneaux (2 x 6,25 m) commandés par le Ministère des Travaux publics, des postes et des télégraphes pour un affichage prévu à la première exposition nationale de

timbres-poste organisée à Sri Lanka en 1967. Cette grande « fresque » a également été restaurée en 1998, mais transportée en France à cet effet. Bien que trente ans séparent ces deux œuvres, une certaine familiarité est évidente, ne serait-ce qu'au travers des scènes évoquées : visite du temple, procession des éléphants, quête des bonzes, marché rural, etc.

On retiendra aussi que l'œuvre produite par Alix Aymé au Vietnam, après son second mariage (avec le général George Aymé, en 1931), continue d'étonner ceux qui, nombreux, la classent parmi les artistes de la modernité universelle et du « dialogue entre les cultures ». Elle s'est, certes, d'abord fait remarquer en Indochine, dont elle a partagé l'histoire et les tragédies pendant un demi-siècle ; elle occupe cependant une place singulière dans l'histoire de la peinture de cette période⁴. Alix Aymé a non seulement su créer une œuvre originale, mais a aussi initié un dialogue passionné avec les arts du Vietnam, notamment pour sa contribution à la technique de la laque.

En peinture, l'« exotisme » est souvent perçu comme l'illustration de la part pittoresque de choses et d'impressions étrangères, dérangeant délicieusement les conventions de goût ou d'usage. Cet aspect de l'exotisme a la vie dure et persiste de nos jours. Il s'agit le plus souvent d'une simple reproduction de clichés qui transposent les apparences ou les couleurs locales d'une société.

Le refus de cet exotisme de pacotille est perceptible dans l'œuvre d'Alix Aymé ; elle qui interroge autrement le monde, faisant sienne le fameux vers de

⁴ Une exposition intitulée « Peintures des lointains », organisée au musée du Quai Branly Jacques Chirac à Paris du 30 janvier 2018 au 6 janvier 2019, a présenté 220 œuvres d'artistes des XIX^e et XX^e siècles. D'Indochine, seule Marie-Antoinette Boulard-Devé, y était mentionnée. À ce sujet, voir également Jarrassé & Houssais 2015.

Stéphane Mallarmé (1842–1898) appelant l'artiste à « peindre, non pas la chose dans son étrangeté mais l'effet qu'elle produit ». Cet échange constant entre le proche et le lointain initie un jeu de miroir et d'écho d'une vision

personnelle dévoilant des vérités secrètes. C'est du moins ce dont Alix Aymé a su témoigner. Non pas tant sa propre vision des choses que, par un transfert instantané et constant, l'écho de leur présence.

REMERCIEMENTS

Je remercie chaleureusement Pascal Lacombe et Guy Ferrer pour leur aide précieuse à la rédaction de cette note, ainsi que pour les photographies gracieusement mises à disposition pour la publication. J'adresse également mes

remerciements à Nithsakhone Somsanith et Stany Kol pour leur accueil à Vientiane, ainsi qu'à nos proches amis, Andrée et Népon Bilavarn, à Vientiane et à Luang Prabang. Enfin, je tiens à exprimer ma gratitude à Michel Lorrillard et au personnel de l'EFEO-Vientiane.

RÉFÉRENCES

- André-Pallois, Nadine. 1997. *L'Indochine : un lieu d'échange culturel ? Les peintres français et indochinois (fin XIXe-XXe siècle)*. Paris : École française d'Extrême-Orient.
- Gagneron, Werner. 2025. *Alix Aymé, artiste peintre : une passion indochinoise*. Neuville-sur-Saône : Éditions Chemins de tr@verse.
- Jarrassé, Dominique & Houssais, Laurent, dir. 2015. « Nos artistes aux colonies » : *Sociétés, expositions et revues, dans l'Empire français (1851-1940)*. Paris : Éditions Esthétiques du Divers.
- Lacombe, Pascal & Ferrer, Guy. 2012. *Alix Aymé, une artiste peintre en Indochine (1920-1945)*. Paris : Somogy.

Michèle-Baj Strobel
Chercheur indépendante
bajstrobel@gmail.com